



LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

284

AUTOMNE 2023

DES ANIMAUX ET DES HOMMES

L'ENTRETIEN

CHRISTOPHE BLANCHARD

CAHIER CENTRAL

LA TRADITION ÉQUESTRE FRANÇAISE



Scout dog [ndlr : Chien éclaireur], Watercolor on paper.
© Ronald E. Pepin, guerre du Vietnam, 1966

DES ANIMAUX AU CŒUR DES COMBATS

Les animaux sont, depuis les premiers temps de leur domestication, étroitement liés aux sociétés humaines, qu'ils contribuent à édifier et parfois même à définir dans leurs hiérarchies sociales. Ces relations ne sont pas étrangères au monde militaire et « la plus noble conquête de l'homme » a, pendant longtemps, fait les beaux jours d'une aristocratie guerrière dont la possession et l'entretien d'un cheval disaient le statut social. Aux époques moderne et contemporaine, la cavalerie demeure une composante essentielle du corps de bataille et, si le cheval n'est aujourd'hui plus utilisé à des fins offensives, il demeure toujours employé dans des opérations de maintien de l'ordre ou d'escortes protocolaires.

Au-delà du cas des équidés, c'est bien tout le règne animal qui est associé depuis des siècles au fait militaire : chiens, rapaces, dromadaires et même éléphants ont accompagné et, pour certains, accompagnent toujours leurs compagnons humains sur le champ de bataille, partageant avec eux les dangers du moment, les honneurs comme les souffrances et parfois le tragique destin.

Ce numéro des *Chemins de la mémoire* entend rendre compte de cette étroite proximité entre les hommes et les animaux : rappeler quel fut le rôle de ces derniers dans les combats passés, mais aussi montrer les missions qui leur sont aujourd'hui attribuées par les armées, que ce soit de surveillance, de détection, de protection ou même de réparation dans le cadre de protocoles sanitaires de reconstruction psychique du blessé.

Il est l'occasion de leur rendre hommage.

Sylvain MATTIUCCI

Directeur de la mémoire, de la culture et des archives



Insigne de spécialité militaire colombophile. 1901.
© Paris, musée de l'Armée



SOMMAIRE

L'ÉVÉNEMENT
L'animal, partenaire du soldat du XXI^e siècle

6/7

LE DOSSIER
**LES ANIMAUX
DANS LA GUERRE**

8/13

L'ENTRETIEN
Christophe Blanchard

14

L'ACTEUR
Le musée de la colombophilie militaire

16

RELAIS
Bêtes de guerre et jeune public

17

CARREFOUR (S)

18

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

Ministère des Armées
Secrétariat général
pour l'administration
Direction de la mémoire, de la culture
et des archives
Sous-direction de la mémoire
combattante
Bureau de l'action pédagogique
et de l'information mémorielles
60, boulevard du général Martial Valin
CS 21623
75700 Paris Cedex 15
Abonnement/résiliation
dmca-cheminsdememoire.redac.fct@
intradef.gouv.fr

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Sylvain MATTIUCCI

RÉDACTEUR EN CHEF

Arnaud PAPILLON (BAPIM)

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE

Nolwenn DÉAN (BAPIM)

COMITÉ DE RÉDACTION

Marie-Laurence TEIL (Sous-directrice)
Maurice BLEICHER (BM2C)
Alexandra DERVEAUX (BPLM)
Catherine DUPUY (ECPAD)
Gilles FERRAGU (SHD)
Laura GARNIER (ONaCVG)
Marie-Christine NICOLAS (BPLM)
Guillaume PICHARD (BPLM)
Isabelle SOLANO (SDPC)
Bérénice VALCKENAERE (BAPIM)

RESPONSABLE DE LA VERSION NUMÉRIQUE

Joëlle ROSELLO (BAPIM)

RESPONSABLE DE LA GESTION DES ABONNÉS

Frédéric GUÉNARD (BAPIM)

CHEF DE LA MISSION COMMUNICATION

Florence DUHOT (SGA/COM)

MAQUETTISTE/GRAPHISTE

Pôle Graphique de Tulle (SCA/CIM)

IMPRESSION ET ROUTAGE

Pôle Graphique de Tulle (SCA/CIM)
2, rue Louis Druliolle
CS 10290 - 19007 Tulle Cedex

N° ISSN : 1150-70 55

TIRAGE : 23 000 EXEMPLAIRES

Dépôt légal : 4^e trimestre 2023

Le site Internet *Chemins de mémoire* propose des dossiers sur l'actualité mémorielle
et des articles historiques pour aller plus loin.
Retrouvez également les anciens numéros des *Chemins de la mémoire*
dans la rubrique « Histoire et mémoires ».



132

C'est le numéro que porte
le régiment d'infanterie
cynotechnique. Créé en 1794,
il pilote les missions attachées à
l'emploi des chiens militaires.
Les binômes homme-chien qui le
constituent peuvent être mobilisés
pour rechercher des personnes
ou détecter des explosifs
et autres matériels.

L'AGENDA

OCTOBRE

3-4
80^e anniversaire de la libération de la Corse.
23
40^e anniversaire de l'attentat contre le poste
Drakkar au Liban.

NOVEMBRE

11
Commémoration de l'armistice du 11 novembre
1918 et hommage à tous les morts
pour la France.

DÉCEMBRE

5
Journée nationale d'hommage aux morts
pour la France pendant la guerre d'Algérie
et les combats du Maroc et de la Tunisie.

L'ANIMAL, PARTENAIRE DU SOLDAT DU XXI^e SIÈCLE

Les animaux accompagnent depuis longtemps les hommes en temps de guerre, mais leur emploi a considérablement évolué ces dernières décennies. Celui-ci est toutefois de plus en plus controversé, et se heurte à des considérations philosophiques et éthiques. Face à cet écueil, la plupart des armées du monde travaillent au développement d'animaux-robots.

Le recours aux animaux en temps de guerre n'est pas une invention récente et l'Histoire est parsemée d'exemples d'animaux guerriers. Si l'innovation continue des systèmes d'armes a amené des animaux tels que le cheval ou l'éléphant à quitter petit à petit le champ de bataille, certaines espèces sont toujours entraînées et déployées en opération pour leurs facultés exceptionnelles, pour des raisons budgétaires ou bien parce que la technologie n'a pas encore réussi à les surpasser. Ainsi, le Mozambique ou le Cambodge emploient des rats pour la détection des bombes, la France a déjà dressé des aigles pour lutter contre les drones et une multitude de pays ont pu utiliser des chèvres ou des cochons pour l'entraînement de leurs chirurgiens. Les animaux sont donc un élément essentiel au service des objectifs militaires, aujourd'hui et pour les conflits futurs. Le dévouement dont peuvent faire preuve les animaux justifie leur utilité, même dans un conflit moderne, et certaines espèces sont donc toujours entraînées pour leur rôle important sur un champ de bataille.

CÉTACÉS ET DÉFENSE NAVALE

Les mammifères marins sont très appréciés pour augmenter les capacités militaires en milieu maritime, où le niveau de conflictualité est amené à croître dans les prochaines décennies. L'US Navy conduit notamment le « Marine Mammal Program », basé à San Diego en Californie, qui s'intéresse au potentiel militaire des cétacés. De la même façon que des chiens sont utilisés sur terre, l'entraînement de dauphins, otaries ou lions de mer permet en effet aux unités de disposer de capacités de détection sous-marine supérieures aux technologies développées jusqu'à aujourd'hui. Les Américains ne sont pas les seuls à utiliser des mammifères marins : la découverte en avril

2019 d'un béluga au large des côtes norvégiennes, équipé d'un harnais avec des inscriptions russes, ainsi que la preuve par image satellite que l'armée russe avait posté des dauphins à l'entrée du port de Sébastopol en avril 2022 pour le défendre face à des incursions de drones ou de plongeurs, constituent un faisceau d'indices indiquant l'intérêt d'autres puissances pour de tels programmes, et la place essentielle que peuvent occuper les animaux pour contrôler l'espace marin.

CHIEN AUGMENTÉ

Au-delà de la dimension marine, le chien est l'exemple le plus commun de l'utilisation d'un animal pour des opérations de sécurité et de sauvetage. Preuve de la pertinence de son emploi, le chien bénéficie aujourd'hui d'innovations dernier cri lui permettant de maximiser son potentiel. T&S Concepts et Morin, deux entreprises françaises, ont notamment développé le K9 Vision System, un casque à réalité augmentée canin équipé de caméras et de micros, et relié à une radio : avoir la capacité de commander un chien à distance, c'est être en mesure d'explorer un théâtre d'opération sur une vaste zone, plus rapidement et plus efficacement. Cette capacité est particulièrement appréciée des forces spéciales. Dans le même temps, le chien ne doit pas être encombré par un système qui le gênerait dans ses mouvements. C'est dans cet esprit qu'a été créé le K9 Vision System : « Notre objectif était de développer un système de transmission vidéo et radio de haute qualité, sans latence, qui maximiserait nos capacités opérationnelles, mais serait également confortable et sans restriction pour les chiens. » explique Stéphane, responsable de la société T&S Concepts. Simple d'installation, le système est en mesure de proposer à l'opérateur une image en direct de la vision

oculaire du chien. Le système permet de ne pas exposer inutilement des opérateurs, mais aussi de ne pas dévoiler le dispositif employé lors de la mission. Par ailleurs, les chiens sont souvent capables de faire à la fois de la reconnaissance, de la détection d'explosifs et de l'attaque, ce qui leur confère un rayon d'action très utile au commando. Ce gain de performance fait monter les capacités des forces spéciales.

C'est pour répondre au même objectif qu'a été créé l'adaptateur respiratoire canin évolutif, plus connu sous le nom de « projet Arcane ». Les forces spéciales, après avoir fait le constat de l'apport opérationnel indéniable d'un chien au sein d'un commando, ont souhaité explorer la possibilité de l'embarquer durant leurs Sauts opérationnels à très grande hauteur (SOTGH), qui s'effectuent depuis parfois 10 000 mètres d'altitude. Une équipe pluridisciplinaire s'est attelée dès 2017 à développer un système d'emport canin permettant à un maître-chien de réaliser un SOTGH en compagnie de son fidèle équipier, tout en permettant de préserver le bien-être de l'animal et de conserver ses capacités opérationnelles. Cette innovation a nécessité persévérance et pragmatisme de la part de l'équipe, afin de répondre aux exigences aéronautiques et organisationnelles d'un SOTGH en plus d'assurer la sécurité du chien et de son maître.

Grâce à leurs capacités hors normes et aux innovations technologiques, les animaux continueront d'influer sur le sort des combats futurs. Cependant, des questions éthiques liées au respect de la vie animale invitent à s'interroger sur la pérennité de ce modèle. Dans ce sens, plusieurs armées travaillent de concert avec des universitaires et des industriels pour la conception de robots à usage militaire, en ayant comme source d'inspiration les animaux. Par exemple, le concept de robot-chien a récemment été mis à profit par l'armée australienne qui a présenté en mars 2023 le système « Brain robotic interface ». Il s'agit d'une interface permettant de contrôler un robot-chien par l'intermédiaire de la pensée de l'opérateur. Un capteur collé à l'arrière du crâne transforme les signaux cérébraux en consignes intelligibles pour le robot. Les résultats des premiers tests se sont révélés très concluants puisque la machine a suivi les ordres envoyés par l'opérateur dans 94 % des cas. En somme, à l'aide des capteurs et d'une visière à réalité augmentée, le soldat peut à la fois contrôler le robot et rester concentré sur son environnement.

Il n'est cependant pas encore temps de dire adieu aux animaux dans la guerre. En 2017, la société américaine Draper a ainsi annoncé mener le projet DragonflyEye, un concept de « drone libellule » qui modifierait génétiquement les neurones de l'insecte, afin de pouvoir le contrôler à distance...

CONCILIER ÉTHIQUE ET TECHNOLOGIE



L'adjudant-chef Patxi, membre des forces spéciales Terre du 1^{er} RPIMA de Bayonne, et son chien Lioda.

© Bruno Bucher



LES ANIMAUX DANS LA GUERRE

Les hommes ont, en temps de guerre et depuis qu'ils sont parvenus à les domestiquer, toujours mobilisé des animaux à leurs côtés. Parmi eux, les chevaux occupent une large place, partageant dans l'enfer des combats les mêmes souffrances, et souvent le même destin, que leurs compagnons humains.

L'emploi militaire des animaux est avéré au moins dès le III^e millénaire avant J.-C., au Moyen Orient, avec l'invention du char de guerre tiré par des ânes, puis des chevaux. Le char domine les combats du II^e millénaire tandis que la monte des chevaux aboutit à la création de la cavalerie autour du VII^e siècle avant J.-C.

LE DÉBUT D'UNE LONGUE TRADITION

Ces aspects sont vite diffusés en Europe. Les Gaulois utilisent les chars pour harceler l'adversaire, en descendent pour combattre en duel, les reprennent pour la retraite. Confrontés à la souple infanterie romaine, ils les délaissent

au II^e siècle avant J.-C. au profit de la cavalerie qui fait leur renommée depuis longtemps mais qu'ils emploient souvent de la même manière.

Les Romains adoptent la distinction, inventée au Moyen-Orient, transmise par la Grèce, entre l'infanterie et la cavalerie. Celle-ci devient une arme déterminante au début de l'Empire, malgré ses problèmes de coût, d'entretien et d'efficacité du fait de l'absence des fers et des étriers. Les Romains oscillent entre la cavalerie lourde, qui enfonce les lignes adverses mais qui est désemparée face à un ennemi mobile, et la cavalerie légère, qui harcèle pour épuiser ou accentuer une déroute.

Après une éclipse à l'époque des royaumes barbares, où l'on combat plutôt à pied, la cavalerie reprend de l'importance grâce à la selle à arçons et aux étriers. Ils apportent la stabilité pour manier l'épée ou la lance et ils imposent la cavalerie lourde du VIII^e au XVI^e siècle. Les armes à feu la rendent obsolète et la cavalerie légère domine jusqu'au Premier Empire. Parce qu'il use de charges de cavalerie, Napoléon restaure la cavalerie lourde des cuirassiers, qui coexiste avec la cavalerie légère des chasseurs et hussards jusqu'en 1914.

D'autres animaux participent aux guerres. En France, ce ne sont pas les chats porteurs de messages comme en Égypte ancienne, ni les éléphants, entrevus lors du passage d'Hannibal en 218 avant J.-C., mais les bœufs, les mules, les ânes pour le transport des armes et des bagages. Les pigeons sont de service aux renseignements jusqu'à la Première Guerre mondiale. L'emploi des chiens dans les combats se répand dans l'Antiquité, du Moyen-Orient à l'Europe celtique, en suscitant des élevages spéciaux. Les molosses gaulois sont réputés hardis et fidèles. Jusque sous l'Ancien Régime, les chiens



Cavalier gaulois, Emmanuel Fremiet (1824-1910)
© RMN / Thierry Le Mage



Une estafette de l'armée française repart avec un message attaché à son collier.
Première Guerre mondiale.

© Bridgeman

sont souvent bardés de cuir ou de métal, d'un collier à pointes de fer pour les protéger des armes et des morsures adverses. Ils attaquent à côté de leurs maîtres, sont lancés en bandes pour mettre en fuite les chevaux ou les fantassins, sont chargés d'achever les blessés et les fuyards. Ils participent aussi à la conquête de l'Amérique du Sud par les Conquistadors. Les armes à feu réduisent peu à peu cette utilisation aux XVI^e-XVII^e siècles et les chiens sont repliés sur la messagerie ou la surveillance, comme depuis l'Antiquité. Du IX^e au XVII^e siècle, par exemple, certains étaient disposés sur le rivage méditerranéen pour prévenir des attaques barbaresques. Cependant, la guerre de 1914-1918 voit leur grand retour en ajoutant les rôles de pisteur de blessés, de porteur de munitions, d'installateur de lignes téléphoniques, de tireur de mitrailleuses ou d'obusiers en terrain exposé.

L'APOGÉE DE LA GRANDE GUERRE

Jamais on n'a enrôlé autant d'animaux depuis l'Antiquité que durant cette Grande Guerre qui représente le premier apogée de l'utilisation des animaux militaires. Rien que sur le front Ouest (le front Est est très mal connu en Occident, du fait de la barrière des langues, et les historiens d'Europe de l'Est ou de Russie ne s'intéressent pas encore à ce sujet), environ 10 millions d'équidés, 100 000 chiens, 200 000 pigeons auraient été enrôlés pour porter, tirer, guetter, secourir, informer... Les tranchées ont également

abrité des milliers d'animaux domestiques ou de ferme, abandonnés par des civils en fuite, et d'animaux sauvages coincés au milieu du front, mais aussi des myriades de rats, de mouches, de poux, attirés par l'aubaine. Pour évoquer leur histoire, on pourrait en rester à leurs utilisations, et cela a été souvent fait, mais cela condamne en réalité à ne parler que des humains qui les emploient. En empruntant leur point de vue, leurs actions, leurs émotions, leurs coopérations ou leurs résistances, leurs souffrances et leurs destins, on peut plutôt se demander comment ces animaux ont vécu la guerre. Ainsi, prenons l'exemple des chevaux, les plus nombreux au front, et voyons leur manière d'endurer le conflit.

LA GUERRE DU CÔTÉ DES CHEVAUX

Les chevaux éprouvent d'abord un stress psychologique et physique lors de leur réquisition, en perdant leurs repères habituels pour une succession de lieux, de mains, de voix. Leur embarquement dans les wagons est souvent difficile car leur mode de vision leur fait croire qu'ils sont précipités contre un obstacle ; ils résistent, hennissent, se sentent poussés, frappés, se font serrer les uns contre les autres. Les plus rétifs continuent à hennir, à frapper les parois ; beaucoup sont apeurés par les trains qui passent, éprouvés par les secousses, irrités par les congénères inconnus. Ils vivent un autre bouleversement lors de leur affectation,

en devant s'habituer à de nouveaux noms, de nouvelles voix et conduites, de nouveaux gestes et mots en divers patois changeant au gré des réaffectations, permissions, disparitions des hommes. Ainsi, les chevaux de trait affectés à la cavalerie se retrouvent avec un homme sur le dos, rarement plus aguerris, tout aussi craintif. Ceux qui réagissent, hennissent, ruent, subissent des coups, entendent des cris, ce qu'ils enduraient rarement s'ils venaient des campagnes. Dans les services attelés, les chevaux doivent apprendre à travailler avec des congénères, pour les solitaires d'autrefois, ou de nouveaux partenaires, pour les habitués à cet emploi. Ils sont assemblés selon leur taille, leur force, voire leur couleur, rarement selon leur caractère que les hommes ne connaissent pas. Lors des essais à tirer ensemble, beaucoup se heurtent, glissent, tombent, s'empêtrent dans les traits, s'épuisent. L'adaptation est remise en cause par les changements d'affectation et les arrivées de nouveaux partenaires,

tels ces chevaux canadiens ou argentins, côté alliés, qui se montrent rebelles à la discipline et qui déconcertent autant leurs congénères habitués que les conducteurs, qui font alors pleuvoir les coups.

LES FATIGUES DU SERVICE

Lors des offensives de 1914, nombre de chevaux de cavalerie font 50 à 100 km par jour. Les chevaux d'artillerie tirent de longues journées et ne sont guère dételés les nuits, pour réagir vite, ce qui les empêche de bien se reposer. Les chevaux de ravitaillement et d'évacuation s'évertuent à suivre ces allées-venues, se retrouvent assaillis de sacs, de fusils et d'hommes lors des retraites. Ces bêtes sont aussi très éprouvées par la soif et la faim, les combats empêchant de s'arrêter et le ravitaillement ne suivant pas toujours, tandis qu'elles perdent leurs fers, que leurs sabots s'abîment.

Arrivée d'un convoi de 600 chevaux réquisitionnés. Paris. Août 1914.

© Roger-Viollet



Chevaux tués. 1914.

© Roger-Viollet

À partir de la stabilisation du front, le travail change. Nombre de chevaux de cavalerie sont affectés à d'autres services. Dans l'artillerie, les bêtes déplacent de lourdes pièces sur des terrains remués, boueux l'automne et le printemps, gelés l'hiver, en s'enlisant ou glissant. Bien que ponctuel, ce travail les épuise d'autant plus que les longues attentes à l'arrière les déshabituent et que les efforts sont violents, membres raidis, tête penchée, souffle court. Les chevaux de ravitaillement ou d'évacuation font des tâches moins brutales mais plus longues et très exigeantes, notamment lorsqu'il faut monter en seconde ligne les lourds sacs de munitions, de sable, d'outils, dans les pires conditions de terrain. Tous les chevaux connaissent à nouveau les dures marches et contremarches lors des attaques de 1916, de Verdun à la Somme, et des offensives de 1918, où les cavaleries reprennent du service pour colmater les brèches ou accélérer l'attaque.

Au travail s'ajoutent la crainte des brutalités humaines pour aller plus vite ou avancer quand même, et la peur des bruits au loin, des claquements de balles et d'obus à proximité, qui font sursauter, s'arrêter, souffler, trembler. Les chevaux sont aussi effrayés en voyant, sentant, écoutant les congénères agonisants ou morts.

Les chevaux éprouvent ainsi un stress chronique qui perturbe leur système endocrinien et la distribution hormonale, ce qui réduit leur physiologie digestive, donc leur régénération et leurs capacités immunitaires. Ces bêtes ne compensent pas leur angoisse par le repos

et les soins : lors des mouvements, elles sont laissées dehors, aux intempéries ; le reste du temps, elles sont rassemblées dans des parcs ou réparties dans des bâtiments endommagés ou vite construits, souvent ouverts aux quatre vents, alors qu'elles n'étaient pas habituées à cela dans le « civil ».

Les chevaux souffrent aussi d'une alimentation irrégulière en 1914, avec le retard du ravitaillement depuis l'arrière lors des marches et contremarches. Bien que la situation se régularise avec la stabilisation du front, les bêtes sont souvent rationnées du fait des pénuries, notamment du côté des empires centraux à partir de 1917. Tous doivent s'habituer à des aliments nouveaux pour remplacer l'avoine, trop chère et difficile à obtenir : son, orge, fèves, riz décortiqué, glands, tourteaux d'oléagineux, drêches de distillerie, voire farine de viande et sang desséché côté allemand et autrichien.

DES BÊTES ÉPUISÉES

De fait, beaucoup d'équidés, estimés après-guerre à 82 % des mobilisés côté français, sont surmenés, c'est-à-dire usés nerveusement, essoufflés, fiévreux, courbaturés. En conséquence, ils n'arrivent plus à suivre, maigrissent sous l'effet de complications digestives, subissent des infections contagieuses. Dès 1914, les malades réquisitionnés contaminent les jeunes, non immunisés, et les adultes aux toisons pleines de parasites, aux jambes crevassées par la boue des sols souillés.



Système de harnachement en service au 15^e bataillon de chasseurs alpins. Dessins de Jean Delpech, vers 1938.

© Musée de l'Armée / RMN / Emilie Cambier / ADAGP

Aussi, côté français puis italien où l'on ne fait pas encore de dépistage préventif, beaucoup de chevaux sont frappés par des épidémies de morve et de gourme (l'angine du cheval) en 1914-1915. Partout, le nombre de chevaux galeux explose après l'hiver 1914-1915 et augmente jusqu'en 1918, car les bêtes, sales, fatiguées, rationnées, attirent le parasite. Elles deviennent la plaie des armées, d'autant que la maladie est difficile à détecter et que les traitements sont insuffisants ou bâclés.

LES SOUFFRANCES DES BLESSÉS

Partout, nombre de chevaux de trait pâtissent de mauvais réglages de leur attelage. Les bêtes à pelage ras souffrent plus que celles à gros poils et peau épaisse, de même que les plus amaigries et les plus sales ressentent davantage les frottements sur les pointes proéminentes de leurs os ou sur leur toison pleine de poussières, de brindilles, de sable, autant de « rabots » pour entamer leur peau ramollie par la sueur des efforts.

En revanche, les chevaux blessés aux combats sont moins nombreux. Comme les soldats, ils le sont plutôt par les balles durant les marches de 1914, par les obus ensuite. Les blessés musculaires peuvent sentir la douleur s'atténuer peu à peu mais se raviver s'ils sont vite remis au travail. Ils font alors leur service tant bien que mal, gardant le métal dans les tissus, souffrant au gré de sa migration dans le corps, tremblant de fièvre et maigrissant s'ils contractent une infection dessus.

À partir de 1915, les équidés subissent les gaz. Avec les irritants, ils souffrent de la gorge et des poumons, certains décédant par arrêt réflexe de la respiration et du cœur ; avec les vésicants, ils subissent des brûlures aux membres et sous les traits, étendues et profondes si leur sueur a humidifié et perméabilisé leur peau, s'ils ne sont pas aussitôt lavés. Les chevaux touchés de près par les suffocants et maintenus à l'avant meurent vite ; les autres, plus éloignés ou retournés à l'arrière, sont malades selon leur santé et leur travail, les gros traits épuisés étant les plus fragiles.

LE CHOC DES AGONIES

Leurs agonies sont souvent décrites par des soldats tout aussi choqués que pour les hommes. Les chevaux criblés d'éclats s'affalent, poitrail ou abdomen ouvert, pattes agitées, se raidissant, yeux révulsés, gorge renâclant. Les mitrillés s'écroulent sur les genoux, essaient de se relever, puis s'allongent, yeux écarquillés, râlant. Les surmenés s'écroulent foudroyés d'une crise cardiaque ou s'arrêtent soudainement, ne bougent plus. Peu décrits, en revanche, les équidés agonisant à l'arrière car ils sont abattus pour éviter une perte de soin, de temps, d'espace. En fait, ces bêtes abattues sont aussi nombreuses au front, où des agonisants sont achevés d'une balle entre les yeux ou dans l'oreille.

Le nombre des morts est important tout en variant beaucoup selon les camps, plus ou moins précautionneux. Le taux de mortalité aurait été de 15 % côté britannique et de 40 % côté français. La pluralité des maux ne suffit pas à expliquer la mortalité. L'hyperspécialisation des chevaux (au physique, en aptitude, au travail), entreprise au XIX^e siècle, a entravé leur adaptation à d'autres tâches, comme ces chevaux lourds, très efficaces sur les courts trajets civils mais vite épuisés dans les longues marches militaires. Enfin, le traumatisme de la réquisition puis des traitements sans ménagement ont favorisé l'épuisement rapide des chevaux, notamment dans les camps négligents, comme le français où l'on confond cheval et machine !

SECOND APOGÉE

Contrairement à ce que l'on croit d'instinct, l'utilisation des animaux n'a pas décliné après la Grande Guerre. Cavalerie et train hippomobile sont bien présents durant l'entre-deux-guerres, la drôle de guerre et la Seconde Guerre mondiale pour laquelle il semble (les études précises manquent) qu'on ait mobilisé autant et sans doute plus d'animaux que durant la Grande Guerre. Derrière les avions et les chars allemands qui envahissent les pays voisins en 1940, les chevaux sont légion pour tracter les munitions et l'intendance. Bien que vite dépassée lors de la débâcle, la cavalerie française est en première ligne. Ânes et mulets sont présents en nombre dans les montagnes, côté français et italien. Les chevaux semblent encore bien plus nombreux à l'Est, lors des combats germano-soviétiques à partir de 1942. Et c'est bien à cheval que les généraux allemands contemplent le défilé de leurs troupes à Paris en 1940 ou que leurs homologues russes défilent à Moscou en 1945. Finalement, la seule armée totalement mécanisée est l'américaine. Ce qui ne l'empêche pas d'utiliser nombre de chiens lors de la reconquête des îles du Pacifique, de manière à débusquer les soldats japonais cachés dans la jungle. Les Allemands en emploient beaucoup pour surveiller les côtes ou traquer les fuyards ou les partisans. Côté russe, et même si ce rôle est resté marginal bien que très médiatisé, des chiens sont entraînés

et lancés pour détruire des mines ou des chars. Les pigeons ne manquent pas à l'appel : l'armée anglaise en aurait même plus utilisé, dans la marine ou lors des combats en Normandie, que durant la Grande Guerre ! Comme durant celle-ci, les animaux sont encore des compléments utiles ou indispensables aux moyens techniques.

MAINTIEN RÉSIDUEL

Le déclin massif intervient après 1945 avec le renvoi des équidés, des pigeons (il en reste quelques-uns au Mont-Va-lérien, en souvenir), des ânes (mais ils sont encore utilisés lors de la guerre d'Algérie). Cela n'empêche pas des recherches, notamment côtés américain et russe, par exemple pour utiliser des dauphins comme porteurs de mine (à condition qu'ils puissent distinguer les coques, ce qui n'est pas évident) ou comme détecteurs d'hommes-grenouilles ennemis dans des ports militaires. En ces premières décennies du XXI^e siècle, ce sont surtout les chiens qui sont utilisés pour détecter, repérer ennemis et explosifs, pour prévenir, éclairer, guider, aider les leurs. Cependant, la transformation massive de cette espèce en animaux de compagnie rend ces utilisations de plus en plus problématiques en Occident (les Russes n'ont pas encore ces états d'âme), notamment lorsque le chien est sciemment sacrifié. La pression d'une opinion publique de plus en plus critique dans ce dernier cas devrait conduire à remplacer ces canidés par des robots.

Monument aux morts de Chipilly (Val de Somme), Henri-Désiré Gauquié.

© Agence tourisme Val de Somme





CHRISTOPHE BLANCHARD

Maître de conférences, docteur en sociologie et maître-chien, Christophe Blanchard est également coordinateur scientifique du programme militaire ARION. Mis en place au sein de l'armée de Terre, celui-ci a pour objectif de favoriser la réhabilitation des blessés grâce aux interactions positives issues de la mise en relation intentionnelle homme-animal.

Quel est le principe du programme militaire Arion et à quel titre y participez-vous ?

Le programme militaire ARION est un dispositif pluri-partenarial porté par la Cellule d'aide aux blessés de l'armée de Terre (CABAT), appuyée par le 132^e Régiment d'infanterie cynotechnique (132^e RIC) et l'Université Sorbonne Paris Nord (Centre de recherche EXPERICE). Il est destiné aux militaires en État de stress post-traumatique (ESPT) ; il vise à permettre à un vétérinaire d'adopter un chien de refuge après avoir suivi un programme spécifique mis en place par les experts cynotechniciens du 132^e RIC. L'évaluation de l'impact scientifique du programme est assurée dans le cadre d'une recherche universitaire que je coordonne et qui est soutenue par l'agence nationale de la recherche.

Pourquoi des chiens, plus que d'autres animaux, pour accompagner les blessés ? Comment sont-ils choisis ?

Même si l'accompagnement de blessés en ESPT peut s'appuyer sur différents types d'animaux, le chien reste l'auxiliaire idéal pour un programme de médiation adapté aux spécificités de cette pathologie. En effet, il est un être sensible et non-jugeant, capable de s'ajuster naturellement et rapidement aux changements d'états émotionnels d'un individu vulnérable. Rappelons que le chien est le premier animal à avoir été domestiqué par l'être humain il y a plus de 15 000 ans ! Ce long compagnonnage favorise des interactions fortes entre les deux espèces. Par ailleurs, le fait de pouvoir s'appuyer sur l'expertise de maîtres-chiens militaires permet de repérer les chiens qui sauront répondre aux besoins spécifiques des blessés du programme. C'est pourquoi le choix de sélectionner des animaux dans des refuges a été fait. Tout d'abord, parce que les bêtes abandonnées disposent elles aussi de qualités caractérielles adaptées aux blessés, mais aussi parce qu'il était important pour les participants au projet de s'engager dans une démarche vertueuse, où le bien-être de l'humain était pris en compte au même titre que celui du chien.

Comment le 132^e RIC, qui assure en France toutes les missions spécifiques liées à l'emploi des chiens militaires, s'intègre-t-il dans ce dispositif ?

Le 132^e RIC est un fleuron de la cynotechnie militaire française. C'est la maison-mère de celle-ci. Ses missions sont stratégiques avec l'achat et la sélection de chiens spécialisés pour l'ensemble des armées françaises, mais aussi opérationnelles avec la formation d'équipes cynotechniques capables de répondre aux défis d'engagements à haute intensité. Mais au-delà de ces missions, le 132^e RIC est également soucieux de ses camarades blessés. C'est pourquoi le régiment s'est engagé dès l'entame du projet auprès de la CABAT et de l'Université dans ce programme innovant. D'ailleurs, le nom même d'ARION a été choisi en hommage à un chien du régiment, désormais disparu, qui avait soutenu un blessé du 132^e lors de sa reconstruction physique et psychique.

Quels sont les premiers résultats ?

Le programme ARION fonctionne très bien. C'est avant tout un programme de remédiation et de ré-affiliation pour des blessés psychiques qui se sont progressivement isolés socialement après leur traumatisme. Le dispositif de médiation canine porté par l'ensemble des acteurs n'a donc pas une visée thérapeutique au sens curatif du terme, mais ambitionne de favoriser la resocialisation des vétérans.

Les blessés qui ont suivi les stages ARION reconnectent très vite avec une réalité sociale et un environnement familial qui leur échappait. Il faut dire que les experts cynotechniques impliqués dans le programme ARION accompagnent le binôme « vétéran-chien de refuge » sur un temps suffisamment long pour que ce suivi ne soit pas juste un « stage d'animation » mais un accompagnement psycho-social durable. Ce dont on se rend compte, c'est que le mieux-être des blessés est perceptible mais qu'il peut aussi s'évaluer à travers le mieux-être du chien adopté. L'animal est un indicateur de la réussite du projet et de l'évolution du maître dans son cheminement. ■



LE MUSÉE DE LA COLOMBOPHILIE MILITAIRE

À Suresnes, sur les hauteurs du Mont-Valérien, se dresse le dernier colombier militaire d'Europe, vestige d'une époque où les armées avaient massivement recours aux pigeons voyageurs pour garantir leurs communications en temps de guerre.

« Franchir ou périr ! » telle est la devise qui leur fut attribuée lors de la Première Guerre mondiale. Choyés par des équipes de sapeurs colombophiles, plus de 30 000 « combattants à plumes » assurèrent, entre 1914 et 1918, la transmission d'informations depuis les postes les plus avancés et exposés, souvent au péril de leur vie. Est ainsi bien connue l'épopée de « Vaillant », matricule 787-15, qui, envoyé en 1916 appeler du renfort par le commandant Raynal, alors encerclé avec ses hommes au fort de Vaux, mourra après avoir accompli sa mission et sera cité à l'ordre de la Nation. Vaillant n'est pas un cas isolé et plusieurs monuments existent, notamment en France ou en Belgique, qui commémorent le sacrifice et le dévouement de nombre de ses congénères.

Durant la Seconde Guerre mondiale, des milliers de pigeons furent aussi parachutés en zone occupée par les Britanniques, afin de faciliter les liaisons avec les réseaux de résistance, et il fallut attendre les lendemains du conflit pour que l'armée renonce progressivement à l'usage de ses volatiles, comme d'ailleurs à la plupart des autres animaux.

Plusieurs officiers plaidèrent toutefois auprès du général de Gaulle, après la dissolution du dernier colombier militaire opérationnel de Montoire-sur-le-Loir, en 1961, pour le maintien d'un colombier de tradition. D'abord installé à Saint-Germain-en-Laye (78), celui-ci s'établit finalement en 1981 dans le fort du Mont-Valérien, siège du 8^e régiment de transmission.

Les personnels de ce dernier colombier militaire officiel d'Europe n'entraînent plus aujourd'hui leurs pensionnaires à des fins militaires, mais ils s'efforcent de



Visite du dernier colombier militaire d'Europe à la forteresse du Mont-Valérien, Suresnes (92) lors des Journées Européennes du Patrimoine 2021.
© DIRISI IDF - 8^e RT

transmettre le souvenir de leur glorieux passé et de continuer à écrire un avenir à ce qui est devenu une discipline. Les pigeons qui y sont logés représentent en effet l'Armée dans les compétitions colombophiles nationales et internationales (7^e place mondiale en 1997). Les sapeurs colombophiles du colombier continuent donc aujourd'hui à entraîner leurs champions, tout en participant à différents événements commémoratifs, aux lâchés de cérémonie, en organisant des expositions ou en présentant leurs activités, qui apparaissent désormais bien insolites, à des élèves en visite scolaire.

Dans le cadre du musée, l'équipe colombophile présente aussi l'histoire de son arme et pilote des programmes de restauration de matériels anciens, tels ceux de colombiers mobiles datant de 1939, sorte de boîte de réception pour les messages transmis. La collection en compte 3 à ce jour et l'équipe du musée se prépare à restaurer, en 2024 ou 2025, un exemplaire de 1914.

Les pigeons du Mont-Valérien sont, enfin, parfois sollicités pour des missions d'intérêt général, dont la dernière remonte aux mois de juin et juillet 2023. Durant cette période, les pigeons ont en effet testé, en partenariat avec le Muséum d'histoire naturelle de Paris et le Centre national de recherche scientifique (CNRS), des balises GPS qui équipent aujourd'hui certaines tourterelles protégées, pour étudier leurs migrations. Cette étude sera utilisée pour déterminer et rationaliser l'emplacement des éoliennes, afin de limiter leur impact négatif sur les populations d'oiseaux migrateurs.

Le colombier militaire contribue ainsi à faire vivre la colombophilie française. Chaque année, ses 145 pigeons répartis en 6 colombiers accueillent près de 8000 visiteurs (scolaires, associations...) et le public peut avoir la chance, lors de fêtes d'armes, d'assister à des lâchés de pigeons. ■

BÊTES DE GUERRE ET JEUNE PUBLIC

Compagnons intemporels de l'environnement et de l'imaginaire des enfants, les animaux sont utilisés au musée de la Grande Guerre de Meaux comme clés d'entrée dans l'univers de la Première Guerre mondiale. Les visites guidées et les ateliers pédagogiques organisés autour de cette thématique leur permettent d'appréhender le conflit dans son ensemble.

Le musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux (77) a été ouvert, en 2011, autour d'une collection forte de 50 000 objets (plus de 70 000 aujourd'hui), avec pour objectif de faire découvrir et comprendre la Première Guerre mondiale au plus grand nombre.

L'équipement et l'armement, le quotidien des soldats (nourriture, artisanat de tranchées...), la mondialisation du conflit et les soins, mais aussi la vie des civils à l'arrière et l'effort de guerre, sont abordés dans l'exposition permanente. Et dans tous ces domaines, les animaux ont joué leur part, parfois très importante.

La mise en valeur de ce rôle des animaux constitue une porte d'entrée pour l'équipe de médiation du musée, particulièrement lorsqu'elle s'adresse au public scolaire. Les enfants sont en effet souvent très sensibles au sort des animaux, beaucoup d'entre eux ayant des animaux domestiques à la maison. Cela rend paradoxalement le conflit plus humain à leurs yeux.

À travers une visite guidée spécifiquement conçue pour les classes de primaire, l'étude de la place des animaux pendant la guerre permet ainsi aux plus jeunes de mieux appréhender le conflit. Il s'agit notamment d'un outil très adapté pour une classe n'ayant pas encore abordé cette partie du programme (en CM2) ou pour une première approche de cette guerre (en CE2/CM1).

Lors de la visite, les médiateurs présentent les animaux les plus

employés pendant la Première Guerre mondiale et, souvent, les plus emblématiques, à l'image du cheval, du pigeon ou du chien, très souvent cités par les élèves. Cela constitue à chaque fois une occasion d'expliquer un aspect du conflit, à l'exemple du cheval qui est à la fois monture, force de traction pour les canons et incarnation des difficultés à produire suffisamment de nourriture, notamment lorsque, réquisitionné dans les fermes, il vient à manquer pour les travaux des champs.

Sont aussi évoqués les animaux en tant que ressource (laine pour les uniformes, cuir pour les ceintures ou les selles), ou encore les animaux-symboles, associés aux différentes nations ou présents sur diverses pièces d'équipement (avions, médailles...).

La visite repose également sur des portraits d'animaux célèbres, parce qu'ils servent d'exemples lors de la visite mais aussi parce qu'ils apportent des anecdotes qui parlent aux élèves. Beaucoup d'entre eux devinrent objets de propagande, récoltant médailles et titres (le pigeon Vaillant, le bouledogue américain Stubby, l'étalon américain Warrior, héros du roman et du film « Cheval de Guerre »). D'autres étaient des mascottes, dont le sort parfois tragique (comme la springbok sud-africaine Nancy, victime du climat du Nord de la France) rappelle, qu'aussi sympathique que paraisse leur présence auprès des soldats, les animaux ne devraient jamais être mis à la disposition des hommes comme de vulgaires objets.

Cette thématique des animaux se décline également à travers des ateliers, complément de la visite suivie par les élèves et qui permet de réinvestir, en les utilisant, les connaissances acquises. On peut citer en exemple la construction de la Une d'un journal, sur le modèle de ceux publiés pendant la guerre, ainsi qu'un atelier où les enfants travaillent sur la propagande à l'aide de photos d'époque, atelier qui peut se rapprocher de ce qui a été évoqué avec les animaux célèbres. ■

Présentation par une médiatrice du camion colombophile. Collections du musée de la Grande Guerre.
© Musée de la Grande Guerre Meaux



OUVRAGES



SOUVENIRS ÉQUESTRES

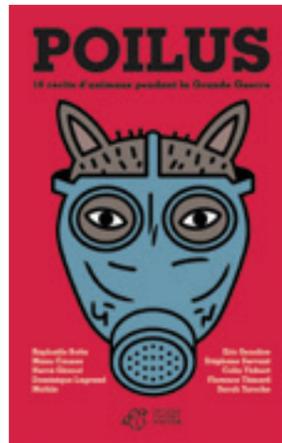
Cet ouvrage présente le récit inédit du général Wattel, grand écuyer du cadre noir de Saumur et témoin de l'évolution de la pratique des sports équestres au XX^e siècle. En véritable passionné, ce héros de la Première Guerre mondiale nous raconte son enfance, son premier contact avec les chevaux, sa formation militaire et ses multiples souvenirs de courses ou d'épreuves de dressage. Une riche iconographie, composée de photos de famille, schémas et croquis, illustre la plume vivante du général. Pour les cavaliers, des « notes d'équitation », placées à la fin du livre, permettront d'enrichir leurs savoirs techniques.



Souvenirs équestres - Général Wattel, éd. de l'Institut français du cheval et de l'équitation, 177 pages, 20 €, 2023.

LA MÉMOIRE AU PLURIEL

Derrière sa couverture rouge, cet ouvrage propose dix nouvelles ayant pour cadre la Première Guerre mondiale et plaçant des animaux au centre du récit. C'est ainsi que le lecteur s'émeut du sort de Blanchette, une chèvre convoitée par les occupants de deux tranchées antagonistes et dont le destin devient révélateur de l'absurdité de la guerre. De son côté, le rat Gaspard lorgne sur le nez des Poilus tandis qu'un lion erre plus loin, au milieu du champ de bataille. Ces histoires émouvantes, aux tons très différents, dévoilent le quotidien mêlé d'ennui, de peur et d'espoir, des combattants et des animaux plongés dans l'horreur de la guerre. Souvent, les affects des seconds sont au centre des récits mais ils deviennent aussi parfois révélateurs des sentiments des hommes. Une brillante fresque animale et humaine, accessible dès 12 ans.



Poilus, dix récits d'animaux pendant la Grande Guerre, ouvrage collectif, éd. Thierry Magnier, 176 pages, 11 €, 2018.

RENCONTRE AVEC DES HÉROS

Avec cet ouvrage inédit, voyagez dans le temps et découvrez le rôle des animaux pendant la guerre ! Organisé de façon chronologique, le récit débute au IV^e siècle avant J.C et permet au lecteur de partir à la rencontre de figures héroïques, comme celle de Vaillant, le pigeon voyageur décoré à Verdun, ou bien celle de Wojtek, l'ours apprivoisé qui accompagne des soldats polonais durant la campagne d'Italie. En plus d'une frise chronologique et d'une carte de France répertoriant les lieux rendant hommage aux animaux, il est possible de profiter d'une version audio du livre en téléchargeant l'application « Quelle Histoire ». Entre jeu des 7 différences, quizz et labyrinthe, cet ouvrage regorge de surprises pour transformer l'apprentissage en moment de détente.



Les animaux pendant la guerre, éd. « Quelle Histoire », 40 pages, 5 €, 2022.



DES ANIMAUX SOUS L'OBJECTIF

À travers une sélection de photographies d'archives inédites, cet ouvrage rend compte de la diversité des relations qui unissent soldats et bêtes. Il renseigne aussi sur les conditions actuelles de cette collaboration entre l'homme et l'animal comme en témoigne un cliché d'aigles royaux employés par l'armée de l'air pour lutter contre les drones. Organisé en trois grandes catégories, « L'animal au service du soldat », « Rencontres éphémères » et « Mascottes », cet ouvrage est également une belle manière de découvrir le travail de l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD).

Les Animaux et les Armées, éd. ECPAD, 80 pages, 10 €, 2018.

EXPOSITIONS

DES HÉROS GRANDEUR NATURE

Situé à proximité de Washington, le National Museum of the United States Army dévoile, dans une saisissante exposition, le travail de James Mellick, sculpteur sur bois. Le visiteur y découvre pas moins de 16 sculptures de chiens grandeur nature, dont certaines sont des répliques de chiens-soldats célèbres. L'artiste rend ainsi hommage à ces canidés qui, en Europe, au Viêt Nam, ou encore en Afghanistan, ont risqué leur vie aux côtés des combattants américains. Les anglophones peuvent profiter de conférences gratuites, disponibles à distance sur le site internet du musée, comme celle de Molly Bompane, conservatrice de l'armée américaine.

Loyal Service : Working Dogs at War, exposition temporaire at National Museum of the United States Army (Etats-Unis), du 25/08/2023 au 08/01/2024.



DES SOLDATS PAS COMME LES AUTRES

Proposée par la Direction de la culture du Val d'Oise, cette exposition itinérante présente l'implication des animaux lors de la Première Guerre mondiale. À travers 9 panneaux illustrés, petits et grands s'imprègnent du quotidien de ces ânes, chevaux, chiens et pigeons voyageurs, réquisitionnés pour accomplir des missions variées : du ravitaillement à la transmission des courriers, en passant par le secours aux blessés... Aux textes et extraits de correspondances inédites présents sur les panneaux, s'ajoutent 8 clichés d'époque en noir et blanc, permettant aux visiteurs d'appréhender le quotidien des « poilus » tout en (re)découvrant l'histoire du département. Mise à disposition des musées et des centres culturels, cette exposition propose deux parcours d'enquête pédagogiques qui raviront les plus jeunes.



L'âne en guerre et autres animaux soldats, exposition itinérante réalisée en 2016 par la Direction de la culture du Val d'Oise. Ouverte au prêt.

PODCAST

ANIMAUX EN GUERRE



Ce podcast France Inter, disponible sur le site Internet de la radio publique, propose de passer 53 minutes en compagnie d'un vétérinaire des Armées et d'un spécialiste de l'histoire des relations entre les hommes et les animaux. L'auditeur découvre, à travers plusieurs anecdotes historiques, l'importance de la participation des animaux dans le premier grand conflit mondial. Mêlant notions de médecine vétérinaire et éclairages historiques, les interventions des deux spécialistes permettent des approches complémentaires. Une manière de réfléchir à notre relation, passée et présente, avec le règne animal.

Les animaux dans la Grande Guerre, avec Éric Baratay et Claude Milhaud, Podcast France Inter, 12 juin 2014.



ÉCOUTER LE PODCAST

F | O | C | U | S

DES CHEVAUX ET DES HOMMES

« Un cheval ne juge pas, il nous prend comme on est », déclare l'adjudant Renaud, ancien gendarme de la Garde républicaine, aujourd'hui en charge des stages d'équitation adaptée au Centre national des sports de la défense (CNSD) de Fontainebleau. Depuis 2015, ces stages accueillent des militaires, blessés physiques autonomes et psychiques, pour vivre des « expériences corporelles, émotionnelles et relationnelles avec le cheval, les camarades et l'institution ». Mettre le bien-être et la communication au cœur de la reconstruction, telle est la fonction

principale de ces séjours immersifs, organisés 6 fois dans l'année, auxquels s'ajoute une session en famille. Au programme : visite de l'école militaire d'équitation, soins et contacts avec l'animal, parcours, attelage... et surtout beaucoup d'inattendu ! Une façon de faire lâcher prise aux participants. Accompagné d'un psychologue et d'aidants, l'adjudant Renaud compte sur ces rencontres avec les chevaux, de véritables « éponges à émotions », pour faire un premier pas et permettre aux blessés d'entamer en douceur leur parcours de reconstruction. Une vraie aventure humaine, où l'animal est vecteur d'espoir.



Ingrid et Uscello © CNSD



Vaguemestre dans une tranchée.
François Flameng (1856-1923), Paris, musée de l'armée.
© Neurdein Roger-Viollet